

## Thérapie théâtrale ravageuse

**Théâtre** Le Basque de Genève Oskar Gómez Mata et la compagnie de l'Alakran épinglent à tous les étages du Grütli discours politiques et mercantilisme spirituel. Troublant

**Alexandre Demidoff**

L'originalité des œuvres? Une foutaise! Le culte de l'artiste avec un A capital? Une mystification! Dans le foyer du Théâtre du Grütli, le Basque de Genève Oskar Gómez Mata s'adresse à la foule, en préambule d'*Epiphaneia*, sa nouvelle création. Au public debout, le chef de file de la compagnie l'Alakran dit ceci: «Dans ce spectacle, nous ne créons rien, nous ne faisons que copier d'autres créateurs. Généralement, cela ne s'avoue pas. Mais nous avons décidé de jouer cartes sur table. Ce soir vous reconnaîtrez des univers qui ne sont pas les nôtres, mais aussi des extraits de nos pièces anciennes.»

*«Epiphaneia» invite à mieux se voir dans le miroir de la scène. Le dégoût de soi guette*

Faut-il croire Oskar Gómez Mata, confondant de modestie, lorsqu'il se définit en copiste? Oui, bien sûr! Non, bien sûr! L'amateur repérera sans doute telle ou telle séquence, Jérôme Bel ou Pina Bausch, peut-être. Les fidèles de l'Alakran reconnaîtront aussi une manière de briser la glace des convenances qui sépare généralement l'acteur du public, d'inviter ce dernier à se déplacer d'un étage à l'autre du théâtre, d'imaginer une géographie perturbée de la représentation. Tout ça, c'est la griffe d'une troupe qui depuis dix ans joue les obsédés: sexe et politique, de quoi élargir à l'infini le périmètre du spectacle.

Mais le discours liminaire du metteur en scène ne dévoile évidemment pas tout. S'il y a copie, c'est ici sur le mode du détournement outré – la parodie. Quant à l'originalité refusée d'emblée, elle s'impose d'elle-même. Le théâtre,

tel que l'entendent Oskar Gómez Mata et sa complice à la mise en scène Esperanza López, est affaire de recyclage, d'ordonnance surtout. C'est-à-dire aussi de montage. Assemblage de morceaux choisis délirants, *Epiphaneia* – «apparition» en grec – invite à mieux se voir dans le miroir de la scène. Le dégoût de soi guette. La peur aussi. Des rires convulsifs fusent parfois. Cette radioscopie est ravageuse – c'est sa vertu. Parfois complaisante

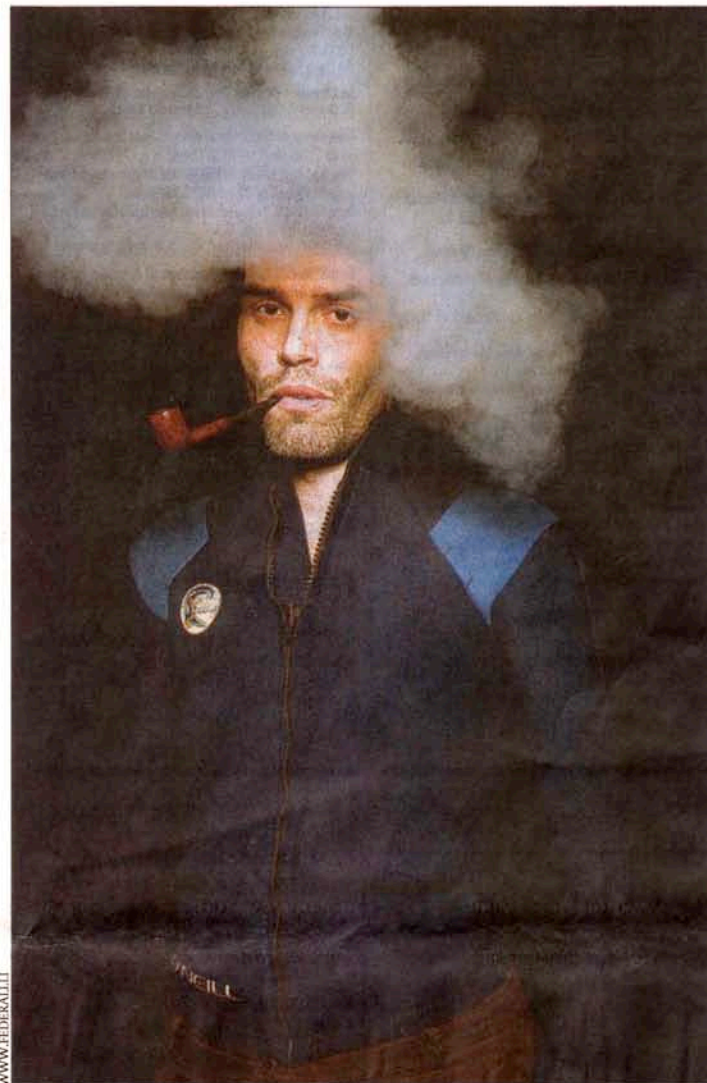
dans le discours simpliste qu'elle véhicule – c'est sa limite. Le citoyen suisse ne serait qu'un gestionnaire, s'étrangle un acteur hors de lui. La démocratie un leurre. C'est peut-être vrai, mais énoncé ainsi, c'est court et convenu. Colère de préau.

Le meilleur d'*Epiphaneia*, c'est la divagation, le parcours, donc. Première étape, une salle baignée de lumière rouge, dans laquelle le public s'agglutine, debout, dans l'attente. Un acteur promet un prodige.

Surgit de la nuit un homme réellement aveugle – plusieurs malvoyants sont de la partie. Les lumières s'éteignent. Noir. Nous voici dans les ténèbres, en deçà de toute représentation, condamnés au tâtonnement, érigé en posture philosophique. Le début de la clairvoyance.

Changement de lieu. Sur les gradins à présent, on assiste à une thérapie faussement amicale. Tongs aux pieds, Michèle Gurtner, irrésistible en gourou à la petite semaine, dispense ses lumières à sa camarade Jacqueline Ricciardi qu'on devine défaillir de partout. L'une brêle de certitudes, l'autre se consume dans le doute. Suicide en vue? Non! Une musique pop pousse à l'insurrection et une demi-douzaine d'acteurs fondent sur le public au galop. C'est une chaîne humaine, main dans la main, le bonheur figé dans un sourire, comme sur les plateaux des télé-charités. Plus tard, un acteur fera l'éloge de la haine, nous fixant dans les yeux, et ce sera comme un contrepoint à l'irénisme de façade.

Oskar Gómez Mata tape sur tous les clous. Le supermarché de la spiritualité. L'obsession du divertissement. L'usage désinvolte de la culture et de ses références. Les discours réchauffés au micro-ondes qui prétendent à la grâce d'une vérité d'évangile. Bref, la superficialité du temps est sa matière théâtrale. Comme l'Argentin Rodrigo Garcia, dont les nausées devant le cours des choses engendrent des pièces sanguinolentes, Oskar Gómez Mata est un moraliste tenté par le cynisme. Il démasque, signale les impostures, désacralise les gestes de l'art comme du politique. C'est une position de combat. Théâtralement, elle s'épuise ici. Sur la longueur, ce désenchantement s'avère un peu stérile.



Vincent Coppey, acteur de l'Alakran. La troupe genevoise s'emploie à dissiper les discours spirituels et politiques fumeux. ARCHIVES

*Epiphaneia*, Genève, Théâtre du Grütli, 16, rue du Général-Dufour, jusqu'au 22 décembre (loc. 022/328 98 78). 1h40.